

Homélie de la Messe de la Cène du Seigneur

Niort St Hilaire – Jeudi 20 mars 2008

Mgr Albert Rouet

Exode 12 1-8, 11-14/1 Corinthiens 11,23-26 / Evangile selon saint Jean 13, 1-15

Laissons-nous surprendre par les trois textes de cette liturgie. Nous les connaissons bien. D'abord ce vieux récit de la première Pâque, écrit après coup de multiples manières : Israël reprend les sacrifices païens offerts au moment où les brebis mettent bas, la fête de l'agnelage des tribus nomades et des pasteurs. De ce récit sont absentes les immenses vagues d'honneur et de force qu'on retrouvera à la sortie d'Egypte. Déjà le récit ancien nous amène à plus de pudeur et d'humilité. De l'agneau pascal, il n'en n'est plus question dans les récits de la Passion. Il n'y a plus besoin de ce rite pris aux païens, transformé par la tradition biblique. Ce rite, venu du cœur de l'humanité religieuse qui a besoin de protection et de succès, l'évangile le transforme en l'orientant non pas vers le bélier de tête, la figure royale, mais vers le plus fragile, l'agneau dont on ignore l'avenir.

Nous voici tout de suite projetés à Corinthe, avec l'apôtre Paul. Le rapprochement n'est pas innocent. Car si on rappelle l'agneau pascal dont le sang devait marquer le linteau des portes, c'était pour donner au peuple de Dieu son identité. Il est celui que Dieu a sauvé gratuitement, sans mérite de sa part. A Corinthe, le peuple de Dieu est en danger. Pour une raison blasphématoire et subtile à la fois : le fait que certaines personnes prennent prétexte de l'eucharistie pour diviser le peuple de Dieu. Il y a l'eucharistie des riches et celles des pauvres sur un tabouret. Il y a l'eucharistie des esclaves et il y a les dorures des nantis. L'Eglise reproduit avec une superbe inconscience les fractures de la société. Pourtant, pour le baptême comme pour l'eucharistie, il s'agit du même Christ, du même sang versé, du même corps livré pour que nous puissions vivre. C'est-à-dire qu'il y a un moment où devant ce que le Christ fait, ce que nous sommes importe peu. Nous sommes là devant l'acte premier, créateur, qui nous constitue comme peuple de Dieu. L'eucharistie est faite pour faire vivre le corps ecclésial du Christ. Il est malsain d'en prendre prétexte pour diviser ce corps.

Nous voilà dans l'évangile de Jean. La cène n'a pas été retenue par les rédacteurs du quatrième évangile. La liturgie ne cite même pas le chapitre 6 où l'apôtre explique ce qu'est le pain descendu du Ciel. Le texte choisi va nous montrer jusqu'où « le ciel descend ». Car l'eucharistie, comme le Christ, descend. Nous ne sommes plus devant un système religieux comme l'antiquité a pu en connaître. Nous sommes devant l'acte inouï d'un Dieu qui se révèle tel qu'il est en se donnant comme serviteur. Tout le monde sait bien que le serviteur lavait les mains et les pieds du voyageur. C'est le Christ qui le fait.

Avez-vous pensé un instant que ce Christ qui se met à genoux devant ses douze apôtres sait très bien ce qu'il en est de chacun. Il sait que Judas l'a déjà vendu. Il lui lave les pieds. Il sait que les autres vont le renier, à commencer par Pierre, ils vont fuir et l'abandonner. Seul Jean sera au pied de la croix, impuissant. Il leur lave les pieds. Ce qui compte à cet instant, c'est que le Christ aille au creux de chacun, là où sont les péchés, les trahisons, les infidélités, les fautes, là où nous mourrons à notre liberté, là où nous mourrons à nous-mêmes. Il plonge encore plus profondément dans cet espace d'espérance. Pourquoi leur lave-t-il les pieds ?

Il le fait parce que les Douze sont destinés à devenir des marcheurs de Dieu. Ce que le Christ attend de ses apôtres, par conséquent de leurs successeurs, est qu'ils soient des hommes de la Parole. Qu'ils portent une Parole qui les porte plus grande qu'eux-mêmes, plus grande que nous. Laver les pieds, c'est considérer que ces gens-là, même Judas, sont capables dans leur faiblesse de porter la Parole. Ayant fait l'expérience mortifère, crucifiante de leur impuissance, et celle de se relever au matin de Pâques, à la voix des femmes, comme capables de porter une Parole qui les a reconnus au plus creux de leur détresse.

Pierre, qui dit tout fort ce que nous pensons tout bas, voudrait un bain complet. Le Christ refuse, car comme il l'explique plus loin : « *Vous êtes tous purs par la Parole reçue* »(15,3). Ce lavement des pieds, cette eau qui permettra à ces hommes de porter une parole divine, est l'eau qui sort du côté ouvert du Christ en croix. C'est la parole qui fait de chacun de nous une source d'eau vive pour les autres. C'est une parole que nous avons à porter au plus loin de la terre, en marcheurs infatigables, emportés par cette Parole que nous avons en nous-mêmes, ministres de la Parole. Ce que dit cette parole, l'eucharistie le montre : elle est faite pour être mangée, dévorée, afin qu'elle devienne notre vie. Ce qui compte à ce moment-là, c'est la manière dont le Christ voit ses disciples. Il ne les fixe pas les yeux dans les yeux. Il regarde ces pieds fatigués, burinés par les chemins parcourus ensemble. Il veut que ces pieds le porte. Il est au plus humble, là où l'homme prend racine sur terre.

Il ne suffit donc pas pour être homme de juger. Ne pensons pas qu'une société soit humaine parce qu'elle aurait légiféré sur tout. Ne croyons pas remplacer nos problèmes de conscience liés à notre liberté inaliénable par des règles et des prescriptions. Par conséquent, nous ne pouvons jamais dire que nous agissons selon notre conscience, tant que nous n'avons pas purifiée celle-ci. Je trouve utile que la dernière ligne du droit de l'Eglise, après plus de 1700 règles différentes, dise ceci : "*Dans l'Eglise le salut des âmes est le bien suprême de la loi*". Si le Christ avait regardé ses disciples avec les yeux de la loi, ils étaient impardonnables. S'il les avait regardés avec la conscience de juger, ils étaient condamnables. La conscience éclairée du Christ est nourrie de l'acte de se livrer. Il regarde ces hommes inquiets, qui ne savent pas très bien ce qui les attend, avec l'espérance qui leur permettra d'avoir des ailes aux pieds. Ce faisant, sans qu'ils le sachent, il les ressuscite dans sa confiance. Il les voit, non pas à partir de leurs limites, de leurs fautes ou de leur infidélité, mais il les contemple à la racine d'eux-mêmes, par les fruits qu'ils peuvent porter, plantés en terre, pieds dans la boue, marcheurs de Dieu.

Alors, vous comprenez la logique de cette célébration, qui est celle de toute l'Eglise quand elle regarde ce monde. C'est celle de regarder l'homme par les pieds, c'est à dire à l'endroit où il est capable de porter plus grand que lui, de porter une espérance au-delà de nos jugements, au-delà de la loi et des rites, au-delà des vieilles religions. Car ce Christ qui s'humilie est à ce moment-là le regard même que Dieu porte sur chacun d'entre nous.